DEUXIÈME ANNÉE
N° 46
13 NOVEMBRE 1947

TINTIN

CHAQUE JEUDI
4,00 FRS



La mégère s'effondra sous la violence du choc... (Voir p. 3.)

RÉSULTATS DU JEU-CONCOURS

réservé aux membres du club

Première Série : « L'AUTOMNE »

IL s'agissait, vous vous en souvenez, de me faire parvenir une phrase de cent lettres qui chantât les splendeurs de l'automne. Cette phrase devait être rédigée, en langage secret, au moyen de la grille que possèdent tous les membres du Club.

Comme je m'y attendais, j'ai reçu beaucoup de réponses — et ce ne fut pas une mince affaire que de déchiffrer tous ces messages secrets ! Mais ce qui m'embarrassa davantage, ce fut le nombre des bonnes réponses qui me parvinrent.

Il fallut bien faire un choix. Pour y parvenir, j'écartai sans pitié toutes les phrases qui comportaient plus de cent lettres, ou moins; celles qui renfermaient ne fut-ce qu'une seule faute d'orthographe; celles dont Sully Prud'homme, François Coppée, Lamartine ou quelque autre poète eut pu revendiquer la paternité.

Car — il faut bien le dire — tous les membres du Club, malgré le Code d'Honneur qu'ils se sont engagés à respecter, n'ont pas fait preuve de loyauté en cette affaire. J'ai décelé quelques plagiats, certaines interventions de grandes personnes — et je ne suis pas sûr, je l'avoue, d'avoir éliminé tous les concurrents « débrouillards ».

Tant pis ! Je ne voudrais pas être à la place de celui qui reçoit un prix alors qu'il ne l'a pas mérité. Il le sait bien, lui, qu'il est indigne d'une telle récompense. Et — qui sait ? — dans son entourage, ceux qui le connaissent, doivent le savoir aussi.

Je ne pensais décerner qu'un seul prix. Mais, en dépouillant le courrier, je découvris tant de phrases correctes, originales même, et parfaitement orthographiées, que je décidai, d'accord avec la Direction du journal, d'en distribuer au moins quatre.

J'accorde une mention spéciale à Madeleine TILMANS, de Bruxelles; à Guy DESAIT, de Liége; à Jean NIJLAND, de Woluwe-Saint-Pierre; à Marc VAN DAM, d'Ixelles; à Emile DE COCQ, d'Uccle; à Albert BOULVIN, de Menufontaine; à Claude GILBERT, de Soignies; à Frans VAN CAENEGEM, de Schaerbeek; lesquels rédigèrent sur l'automne des phrases point du tout négligeables.

Et voici les prix qui couronnent cette première série du Jeu-Concours qui était réservé aux membres du Club :

PREMIER PRIX : un abonnement de six mois à « Tintin » (valeur : 90 frs) décerné à F.X. de SPIRLET, 181, avenue de Tervueren, Bruxelles, pour la phrase suivante :

> *« O accueil des petites lumières dans une nuit d'automne ! Réconfort mystérieux d'une feuille d'or qui tombe sur notre épaule ! »*

DEUXIEME PRIX : un album de « Tintin » au choix (valeur : 60 frs) remis à George-R. PAQUET, 156, rue de La Hulpe, Rosières-Saint-André, Rixensart, pour l'image ci-après :

> *« En automne, la nature se pare de toutes les couleurs fauves avant de s'envelopper dans sa chemise de nuit blanche de l'hiver. »*

TROISIEME PRIX : un abonnement de trois mois à « Tintin » (valeur : 47 frs) attribué à Albert GILLET, 8, rue Henri-Vieuxtemps, Liége, pour l'évocation que voici :

> *« L'automne se glissant en tapinois derrière l'éclatante verdure de l'été tapisse peu à peu l'ombre des arbres d'un rouge doux. »*

QUATRIEME PRIX : un jeu d'une présentation soignée et d'un intérêt certain, offert à Guy Wauters, 67, rue des Mimosas, Laeken, pour cette phrase parfaitement équilibrée :

> *« J'aime le bel automne pour les longues promenades à travers les bois où les feuilles mortes jonchent le sol d'un tapis doré. »*

Je tiens à féliciter tous ceux et celles qui ont participé à ce concours — et particulièrement les lauréats qui ont remporté les prix — pour l'effort qu'ils ont fourni en rédigeant une phrase correcte qui ne pouvait comporter que cent lettres. Croyez-moi : ce n'était pas si facile à réaliser qu'on serait tenté de le croire.

Et que tous ceux qui n'ont pas réussi à décrocher une palme aujourd'hui, se consolent : ils auront certainement plus de chance la prochaine fois !

Tintin



MON COURRIER

DEPASSE PIERRE, Etterbeek. — Le concours pour les sportifs viendra à son heure. Il n'est pas impossible que, dans quelque temps, nous nous chargions de l'échange des timbres. Si tu n'aimes pas telle rubrique, dis-toi que d'autres que toi s'y intéressent. Quels sont les numéros du journal qui te manquent ? Milou n'a pas d'âge, pas plus que Tintin, d'ailleurs. Ce qui ne les empêchent guère de te saluer !

GRYN J., Bruxelles. — Merci pour tes réponses aux problèmes, ainsi que pour les histoires drôles que tu m'as envoyées. Le capitaine te congratule.

DEWINTER LUCIEN, Châtelet. — Il ne m'est pas possible, en quelques lignes, de te parler des religions en honneur aux Indes, ni des idoles qu'on y vénère : elles sont par trop nombreuses. Je te conseille de lire les meilleurs ouvrages qui ont été publiés sur ces sujets. Les libraires doivent pouvoir te renseigner.

HUTZEMACKERS FRANCINE, Seraing. — J'avoue qu'en lisant ta lettre je n'ai pu m'empêcher de sourire. Ainsi tu aimerais que je te donne quelques conseils sur la meilleure manière de nourrir un cheval ? Ma foi, tout ce que je puis te dire, c'est que la ration journalière d'un cheval est de 2,5 kgs de foin, 10 kgs de paille et 3,75 kgs d'avoine. Maintenant il consomme en moyenne 10 litres d'eau par jour. Bien à toi.

PAQUE TROBERT, Ixelles. — La question du papier à lettre, à en-tête de Tintin, est à l'étude. Patience. Tout arrive à qui sait attendre.

CHATEAU DE BELŒIL. — Merci, soixante-dix fois merci, aux soixante-dix petits amis de Tintin qui, réunis en ce beau château de Belœil, m'ont adressé leurs félicitations et leurs remerciements. Je les ai partagés avec toute l'équipe du journal, et c'est d'un cœur fraternel qu'à notre tour nous envoyons aux soixante-dix signataires de ce message notre salut amical. En janvier, nous organiserons une grande matinée au Cirque Royal : nous espérons que vous y serez tous.

HERMANT RENE, Stembert. — Bien sûr, tu peux former un club local à Stembert. Mais que veux-tu que je te dise ? Respecte les dix articles du Code d'Honneur, et ce sera parfait. Pour le reste, pose-moi des questions très précises auxquelles je répondrai volontiers. Un drapeau ? Pas pour l'instant.

MARLIER JEAN-MARIE, Bourlers. — Le petit journal dont tu me parles a paru, pour la première fois, il y a une vingtaine d'années. Depuis, les aventures de Tintin se sont multipliées dans le monde. Comme le temps passe !

PINEUX MICHEL, Marchienne-au-Pont. — Je ne puis faire passer ton annonce. Les garçons souhaitent tous faire des échanges : si j'acceptais de m'entremettre pour les lecteurs de ce journal, mon courrier se multiplierait à l'infini ! J'espère que tu me comprends et que tu ne m'en veux pas ?

BERG PHILIPPE, Faimes. — Merci pour ta gentille carte. Et rassure-toi : le capitaine boit modérément, car je le surveille de près.

TINTIN

Administration, Rédaction et Publicité :
Bruxelles, 55, rue du Lombard.
Editeur-Directeur : Raymond LEBLANC
Rédacteur en Chef : André-D. FERNEZ
Imprim. : Etablissements VAN CORTENBERGH
12, rue de l'Empereur, Bruxelles

ABONN.	3 mois	6 mois	1 an
Belgique :	47 Frs B.	90 Frs B.	175 Frs B.
France :	142 Frs F.	275 Frs F.	530 Frs F.
Congo B. :	65 Frs B.	125 Frs B.	240 Frs B.

(Prix au numéro : 3,50 Frs.)

ALBUMS

Tous les albums peuvent être obtenus franco contre versement de 60 frs.

Le Recueil n° 1 de « Tintin », contre versement de 69 frs.

Les paiements s'effectuent, pour :
La Belgique : au C.C.P. 190.916 — « Les Editions du Lombard », rue du Lombard, 55, Bruxelles.
La France : à Tintin-Paris - Boite Postale 14.
Le Congo : à Tintin-Congo - Boite Post. 448 Léo.

L'EXTRAORDINAIRE ODYSSÉE DE CORENTIN FELDOË

Texte et dessins de PAUL CUVELIER

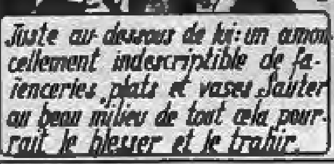
























(A suivre.)



LA voici, enfin ! cette rubrique que tant de nos lecteurs nous réclamaient. Vous voyez, les amis, que tout vient à point pour qui sait attendre !

De quoi allons-nous parler dans la colonne qui nous sera réservée, ici même, de quinze en quinze jours ? « De cinéma, bien entendu ! me direz-vous. » Soit. Mais il y a différentes manières de traiter ce sujet. Il y a, par exemple, celle qui consiste à apprécier les films présentés au public sur les écrans de Bruxelles et de la province. C'est ce que nous ferons, mais seulement pour les films de réelle valeur, les seuls qui soient dignes d'être conseillés à des amis de Tintin !

Or, les bons films, vous le savez, n'abondent pas. Ils sont en nombre insuffisant pour alimenter notre rubrique. Qu'à cela ne tienne ! Nous en profiterons pour initier nos amis « cinéphiles » (quel beau mot, n'est-ce pas ?) aux mystères du septième art.

Votre volumineux courrier, les amis, nous prouve que, de tous les genres, c'est le dessin animé qui recueille la plupart de vos suffrages. Voilà qui est parfait !

Mais précisément, me demandent plusieurs d'entre vous, comment réalise-t-on un dessin animé ? Comment arrive-t-on à faire se mouvoir sur l'écran ces délicieuses créations de dessinateurs et de peintres que sont Donald Duck, Popeye, Mickey, Pluto, Pinocchio ?

Je vais vous le dire.



Il est d'abord une idée fausse qu'il faut tout de suite vous ôter de la tête. Les dessins animés ne sont jamais l'œuvre d'un seul homme. En réalité, ils constituent le fruit d'un travail d'équipe ; on pourrait même dire : d'un travail d'usine.

Et comme cela se passe dans tous les cas semblables, les tâches sont réparties entre divers hommes, ou même entre divers départements.

Figurez-vous, maintenant, qu'un des employés du « bureau des idées » (en anglais : brain trust) de la société Walt Disney, par exemple, ait trouvé une historiette amusante et originale qui pourrait faire l'objet d'un bon dessin animé. Vite, il rédige un résumé succinct de l'histoire et le soumet au patron. Si le patron trouve l'idée bonne, il décide immédiatement d'en tirer parti. Et voilà le premier pas de fait.

On « met », sur le projet, le bureau des « gagsmen » au grand complet. Qui sont ces gagmen, ou hommes des gags ? Ce sont ceux qui doivent fournir au scénario ses épisodes comiques. En d'autres termes, si vous voulez, ce sont les ingénieurs du rire.

Notons que le département des gags possède une documentation abondante, consignée sur fiche (des milliers de fiches) et soigneusement classée.

Dès qu'elle est suffisamment fournie en situations drôles, l'histoire est écrite d'un bout à l'autre avec ses dialogues et ses chansons...

Mais il reste encore bien du chemin à parcourir avant que le dessin animé ne soit achevé, comme nous le verrons la fois prochaine.

A bientôt, les amis.

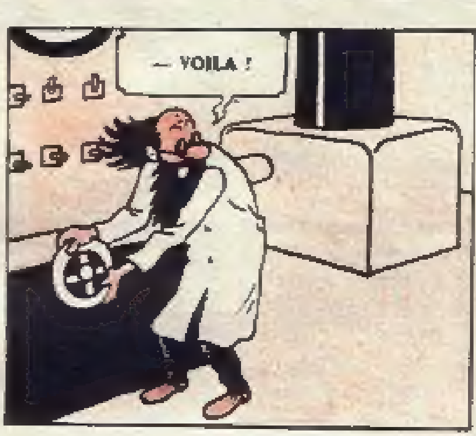


LE RAYON... les aventures de...

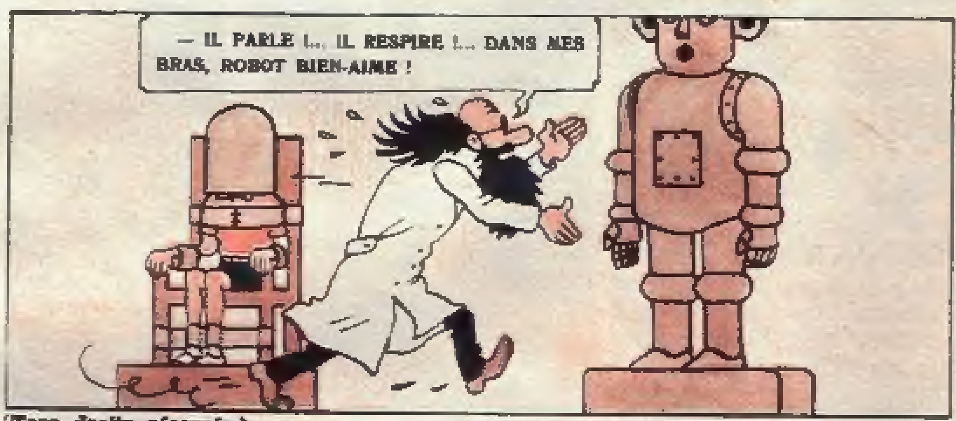














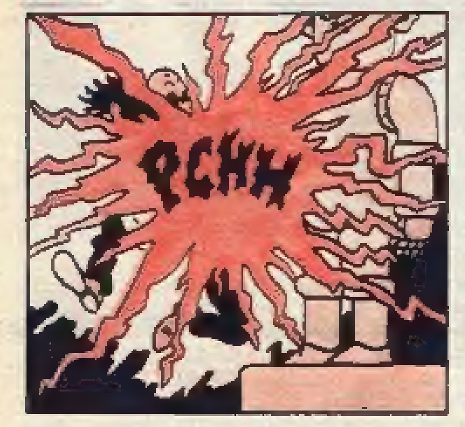
EN dehors de la musique, les stations émettrices de radio emploient beaucoup l'enregistrement sonore.

Lorsque vous écoutez les jeux radiophoniques de Radio Jeunesse, ne vous êtes-vous jamais demandé comment on peut, dans le studio, reproduire tous ces bruits multiples et variés qui accompagnent le jeu des acteurs et vous mettent dans l'ambiance de l'histoire ? On vous a souvent parlé de ces spécialistes appelés « bruiteurs », qui emploient toutes sortes d'instruments bizarres, secouent des tôles, agitent des boîtes, frappent des bâtonnets, font rouler des billes, etc..., comme dans les coulisses d'un théâtre. Au début, la radio employait ces moyens primitifs, et fort adroitement, je dois dire. Actuellement, le bruitage artificiel ne sert qu'en cas de nécessité, et a tendance à faire de plus en plus place au bruitage naturel; d'autant plus que les auditeurs se montrent de plus en plus difficiles, ce qui oblige les spécialistes à marcher de progrès en progrès.

Les modernes ingénieurs du son attachés aux studios passent une partie de leur temps à enregistrer sur disques toutes sortes de bruits de la nature ou de la vie moderne : chants d'oiseaux, cris de tous les animaux, vent, pluie, orage, chutes d'eau, pas de chevaux, roulements de véhicules, cloches et sonnettes, sifflements, chocs, éclatements, etc... Ces disques sont soigneusement classés dans des discothèques où puisent les metteurs en ondes des jeux radiophoniques. Vous comprenez maintenant pourquoi les bruits que vous entendez sont si réalistes.

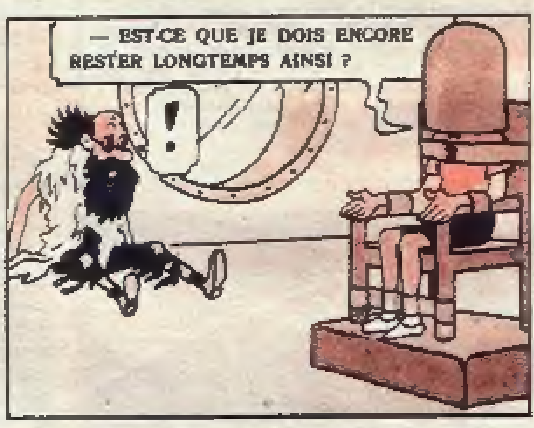
Une autre chose va vous surprendre davantage. Ecoutez-vous souvent, à la T.S.F., les

DU MYSTÈRE ... Jo, Zette et Jocko

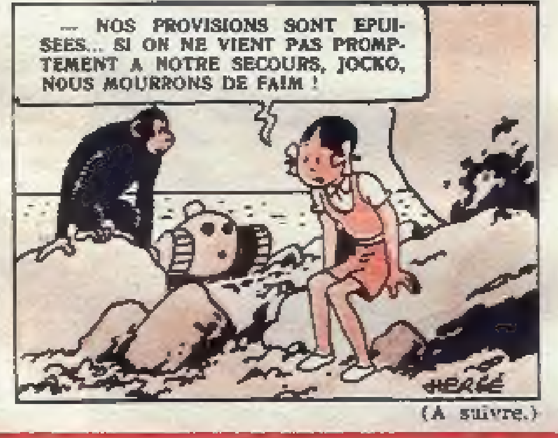












(A suivre.)

actualités : comptes rendus de cérémonies officielles, réceptions de grands personnages, séances académiques, arrivées de courses ou autres événements sportifs ? Vous entendez, en plus des orateurs ou autres bruits de circonstance, le reporter qui vous décrit avec exactitude, précision ou humour tout ce qu'il voit, parlant à votre imagination pour vous le faire « voir » à votre tour ? C'est tellement réel que vous êtes persuadé entendre tout cela au moment même où cela se passe. Et pourtant, ne vous dit-on pas : « Chers auditeurs, le soleil brille au dessus de ma tête... » alors qu'un coup d'œil à la pendule vous indique qu'il est neuf heures du soir ?

Voici le secret. L'événement d'actualité se passe, la plupart du temps, à une heure où il est matériellement impossible de l'émettre. Il est donc simplement enregistré par le reporter, dans un laboratoire automobile qui se déplace pour la circonstance, avec tous les techniciens voulus. Quelques heures plus tard, suivant l'horaire prévu pour l'émission, on émet pour vous la reproduction de cet événement. Et le résultat est presque aussi bon que l'émission directe.

Pour toutes les actualités banales, après l'émission, la conservation de l'enregistrement serait absolument sans intérêt : il est donc effacé, et le matériel est réemployé. Pourtant, beaucoup de ces enregistrements sont soigneusement classés et conservés, pour en garder le souvenir, plus tard. Et c'est ainsi que vous pouvez entendre, lors de la commémoration radiophonique de grands événements, les voix éteintes de grands disparus : le roi Albert, le grand savant Branly, le pape Pie XI, de grands chanteurs, etc... N'est-ce pas émouvant ?

Quelle belle contribution à l'histoire est apportée par la science moderne dans ces deux grandes découvertes : l'enregistrement sonore et le cinéma...

Au fait, je pense que vous aimeriez certainement que je vous parle du cinéma, la prochaine fois...

T. Tournesol

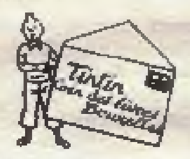


VOUS aimez lire, les amis ? Comme je vous comprends !

Telle couverture de récit de voyage ou de roman d'aventure vous a plu, mais vous demandez, avant d'achetez l'ouvrage, ou de prier votre papa de vous l'acheter, s'il est vraiment aussi « emballant » que le promet son titre !

Et bien, désormais, de quinze en quinze jours, vous trouverez ici même réponse à vos questions.

Tous les genres seront abordés. Qu'il s'agisse de romans historiques, policiers ou d'aventures, de récits de voyages, de biographie ou d'ouvrages d'histoire; qu'il s'agisse même (pourquoi pas ?) de livres techniques sur des sujets particulièrement digne d'intérêt.



BOITE AUX LETTRES

N'hésitez pas à m'écrire si vous avez un conseil à me demander concernant l'un ou l'autre titre qui ne serait pas mentionné dans cette chronique. Je m'efforcerai toujours de vous répondre le plus rapidement et le plus complètement possible.

Mais, pour que ma tâche ne soit pas trop difficile, je vous demanderai :

- *d'indiquer clairement l'ouvrage dont il s'agit (titre, auteur et, si possible, éditeur);*
- *de ne jamais oublier de mentionner votre âge.*

Merci d'avance.

« TINTIN » A LU POUR VOUS...

« Les Voyages de Gulliver ». — Adaptation et illustrations de Patrick Bellew. Edition Hyperion (Paris-New-York).

Voici une magnifique édition pour la jeunesse de l'immortel chef-d'œuvre de Swift. On y trouve la relation des deux voyages extraordinaires que fit Gulliver, un honorable citoyen anglais du XVIIe siècle. Au cours du premier de ces voyages, il atteignit le domaine de Lilliput, où les hommes étaient hauts comme son petit doigt. Plus tard, les hasards de la tempête le poussèrent vers les rivages de Brobdingnag : empire de géants monstrueux dont la taille dépassait de deux cents fois la sienne. Inutile de vous raconter toutes les aventures glorieuses, tragiques ou amusantes, qui survinrent à notre héros. Ce serait gâter votre plaisir ! Cette nouvelle édition de Gulliver est abondamment et luxueusement illustrée.

A bientôt.





CHAPITRE LX

DES cris insensés, des exclamations effrayantes, étaient poussés par les matelots, qui néanmoins, sans perdre de temps en paroles inutiles, faisaient tous leurs efforts pour augmenter la distance qui les séparait des noirs; chacun avait saisi l'objet qu'il avait pu trouver et s'en faisait une rame; ceux-ci n'avaient que des anspects, ceux-là étaient munis d'un morceau de bois, d'une douve de barrique, de moins encore; les autres s'étaient couchés sur les planches et battaient l'eau avec leurs mains pour seconder les rameurs.

Mais cette masse informe de pièces de bois de toute nature qui composaient le radeau n'avançait qu'avec lenteur sous l'impulsion irrégulière qui lui était donnée, et, bien qu'ils fussent à peu près à cent mètres des nageurs, les matelots commençaient à craindre sérieusement d'être rejoints par ceux-ci.

Leur effroi n'était pas sans motif. Il est certain que les noirs se rapprochaient de nous à chaque minute, et qu'avant peu d'instants ils nous auraient attaqués.

Cela ne faisait plus le moindre doute pour ceux qui se trouvaient sur le radeau. Il leur était impossible, en dépit de leurs efforts, de lutter de vitesse avec les malheureux qui cherchaient à les rejoindre.

Qui pouvait empêcher les noirs d'aborder ? Rien ne les arrêtait plus; les requins s'étaient éloignés presque tous. Par hasard un cri d'angoisse retentissait derrière nous, un nageur disparaissait; mais c'était l'exception, et les autres continuaient à nous poursuivre.

Dans quel but cherchaient-ils à nous atteindre ? Etait-ce avec l'espoir d'échapper à la mort, ou simplement par vengeance ? Peut-être étaient-ils poussés par ces deux sentiments ! Qu'importait d'ailleurs le mobile qui les faisait agir ! Ils étaient assez nombreux pour l'emporter sur nous, et il était probable qu'avant de mourir ils feraient au moins expier à l'équipage de « la Pandore » les souffrance qui leur avaient été imposées.

Une fois arrivés près du radeau, il leur serait facile d'y monter; on en repousserait quelques-uns, mais il était impossible à trente hommes de lutter contre deux cents; les noirs se précipiteraient en masse autour de la plate-forme dont ils saisiraient les bords, et qui coulerait immédiatement sous le poids de cette pression qu'elle ne pourrait supporter.

Chaque seconde augmentait les chances des nageurs : les premiers d'entre eux n'étaient plus qu'à dix mètres du radeau; il est vrai que c'étaient les plus forts de tous, et que la foule était au moins à trente mètres de ceux-ci; mais les derniers de la bande nageaient plus vite que le radeau n'avançait.

La plupart des anciens matelots du négrier s'abandonnèrent au désespoir; selon

RESUME. — Le jeune Will s'est engagé comme mousse à bord de « La Pandore ». Il s'aperçoit bientôt avec terreur qu'il est tombé dans un milieu d'affreux négriers. Seul de tout l'équipage, le matelot Ben Bruce lui témoigne de l'amitié. Après avoir effectué un plein chargement de Nègres sur les côtes d'Afrique, le capitaine de « La Pandore » donne l'ordre de larguer les voiles vers l'Amérique du Sud. Mais bientôt un violent incendie éclate à bord. Il faut abandonner le navire. Au dernier moment, Will, pris de pitié, libère les pauvres nègres emprisonnés dans la cale. Les esclaves se précipitent aussitôt sur le pont embrasé et se jettent à l'eau...



Un cri d'angoisse retentissait derrière nous; un nageur disparaissait...

toute apparence leur dernière heure était venue, et les mauvaises actions d'une vie criminelle se dressaient devant eux pour augmenter leur frayeur.

Moi aussi, je croyais être à mes derniers instants. Il était cruel de mourir à mon âge d'une mort aussi affreuse et en pareille compagnie. J'étais plein de vigueur et de santé, l'amour de la vie était puissamment enraciné dans mon cœur, et je me repentais avec amertume de la faute que j'avais faite. C'était à moi seul que je devais reprocher la position où je m'étais imprudemment placé, à ma désobéissance, à ma folie, que j'allais payer si cher.

Mais à quoi bon les regrets ? Il fallait songer à mourir: la mer allait bientôt nous recevoir dans son sein : maîtres et esclaves, tyrans et victimes, auraient tous le même linceul !

Telles étaient les pensées qui traversaient mon esprit, tandis que je suivais du regard les noirs qui se rapprochaient du radeau. Je ne ressentais plus pour eux ni pitié, ni sympathie; je les regardais au contraire comme des monstres affreux qui allaient nous précipiter dans l'abîme, qui allaient me tuer, moi leur dernier bienfaiteur. J'oubliais, en les maudissant, qu'ils étaient eux-mêmes poussés par le désespoir, et que c'était pour sauver leur existence qu'ils cherchaient à gagner l'unique refuge qui leur était offert.

J'avais l'esprit troublé, je ne comprenais plus rien, et, partageant l'opinion des naufragés qui m'entouraient, je ne voyais plus que des ennemis dans ces infortunés qui ne demandaient qu'à vivre.

Cependant, malgré le désir que j'avais de les voir repousser, il me fut impossible de prendre part à la lutte qui s'engagea bientôt; de violents coups de rame et d'anspect accueillirent les premiers nageurs qui approchèrent : frappés sur la tête ou dans la poitrine, quelques-uns disparurent immédiatement, tandis que les autres, gagnant l'avant du radeau, semblaient vouloir former autour de nous un cercle infranchissable.

Pendant un instant, les cris et les menaces des matelots intimidèrent les nageurs, qui restèrent en dehors de la portée des rames et des pieux, mais qui n'en continuèrent pas moins à nous suivre; au bout de quelques minutes, le radeau ne marchait plus. Les rameurs, assaillis de tous côtés, avaient autre chose à faire qu'à tenter une fuite qui devenait impossible.

CHAPITRE LXI

Il était évident que, malgré l'accueil qui leur était fait, les nageurs n'avaient nulle intention de rétrograder. Le vaisseau n'était plus qu'une vaste fournaise dont il était impossible d'approcher; pas une planche ne se trouvait derrière eux; et, bien que le radeau n'offrît qu'une chance de salut illusoire à cette foule trop nombreuse pour qu'il pût la contenir, il n'en était pas moins le seul refuge que l'on découvrît à la surface de l'abîme, et ces malheureux qui luttaient contre la mort, devaient nécessairement nous poursuivre jusqu'à leur dernier souffle.

Ils nous entouraient à une certaine distance, en attendant leurs camarades, de manière à être en force pour attaquer le radeau; la plupart des blancs avaient perdu courage et s'abandonnaient au plus violent désespoir; mais il se trouvait, parmi ces hommes grossiers, quelques individus qui, à cette heure suprême, conservaient encore toute leur présence d'esprit, et qui cherchaient le moyen d'éviter le péril dont ils étaient menacés.

Quant à moi, j'étais plongé dans la stupeur; j'avais suivi tous les mouvements des nègres jusqu'à en avoir le vertige; mes

yeux s'étaient ensuite portés sur le navire, et je ne savais plus ce qui se faisait autour de moi. J'entendais les cris des matelots; je distinguais même les paroles d'encouragement qu'ils échangeaient entre eux mais je supposais qu'ils s'excitaient les uns les autres à repousser les nageurs dont nous étions entourés. Je m'attendais à être englouti dans les flots; j'étais persuadé que j'allais mourir, et cependant je croyais rêver.

Tout à coup des hourras se firent entendre et me tirèrent de ma stupeur; je me retournai vivement, et je vis avec surprise un lambeau de voile que l'on avait déployé en travers du radeau et que trois hommes soutenaient dans un position verticale. Je n'avais pas besoin de demander quel était le but qu'ils s'étaient proposé; je sentais la brise frapper mes joues et mon front, et déjà elle gonflait la toile qui lui faisait obstacle; les vagues bouillonnaient autour de nous, elles écumaient à l'endroit où les espars qui nous supportaient fendaient l'onde, et le radeau fuyait avec rapidité.

Je regardai les nageurs; ils nous suivaient toujours, mais ils restaient en arrière; chaque minute augmentait la distance qui les séparait du radeau. Bonté divine! Nous étions sauvés, du moins de ce péril immédiat.

Bientôt, je ne distinguai plus que des points noirs à la surface de la mer; je crus un instant que les nègres, voyant qu'ils ne pouvaient nous rejoindre, se retournaient du côté de « la Pandore »; mais quelle pouvait être leur espérance? D'ailleurs l'immense foyer qui leur servait de phare ne devait pas attendre, pour disparaître, qu'ils fussent arrivés jusqu'à lui; les flammes, en dévorant l'intérieur du navire, avaient enfin trouvé le baril de poudre qui devait hâter la conclusion de cet effroyable drame.

Ce fut un bruit terrible, pareil à celui de cent canons que l'on tirerait tous à la fois; des masses brûlantes furent projetées au loin, et retombèrent en sifflant dans l'eau où elles allaient s'éteindre : une gerbe lumineuse se déploya pendant quelques secondes; elle s'évanouit, en tremblotant, à la surface de la mer : « la Pandore » avait disparu au milieu de ces dernières étincelles.

Un profond silence avait succédé aux éclats de cette affreuse détonation; personne, parmi les naufragés, n'osait élever la voix; mais, pendant plus d'une heure, on entendit, à des intervalles de plus en plus rapprochés, le cri suprême d'un malheureux dont les forces étaient épuisées, ou qui devenait la proie des requins.

La brise gonflait toujours la voile du radeau, et, longtemps avant le lever du soleil, l'ancien équipage de « la Pandore » était bien loin de la scène où avait eu lieu cette horrible tragédie.

CHAPITRE LXII

Au point du jour, le vent avait cessé, le calme était revenu, et le radeau gisait sur la mer, dans une complète immobilité.

Les matelots n'essayaient plus de le faire marcher; à quoi bon se donner cette peine? Quelle que fût la direction qu'il eût prise, il nous restait des centaines de milles à traverser pour atteindre la côte, et il était impossible de franchir une pareille distance avec un radeau, quand même le vent nous aurait été favorable.

Si nous avions eu des provisions suffisantes pour subsister pendant plusieurs semaines, peut-être l'équipage aurait-il essayé d'aborder quelque part; mais nous avions à peine de quoi vivre pendant quelques jours. Notre unique espoir était de rencontrer un vaisseau qui nous prendrait à bord; et quand on examinait cette chance de salut, elle paraissait tellement faible qu'on n'osait pas y songer. C'est tout au plus si pendant un long voyage vous apercevez quelques-uns des nombreux navires qui parcourent l'Océan. Vous pouvez aller des côtes d'Angleterre au cap de Bonne-Espérance, sans rencontrer plus d'un ou de deux vaisseaux pendant la traversée; et pourtant c'est l'une des grandes voies maritimes, celle qui conduit aux Indes orientales et en Australie, dont la marine marchande est presque aussi nombreuse que celle d'Angleterre. De Liverpool à New-York, c'est à peine si, durant tout le voyage, on aperçoit à l'horizon cinq ou six voiles, tant la mer offre d'espace aux navires qui la sillonnent.

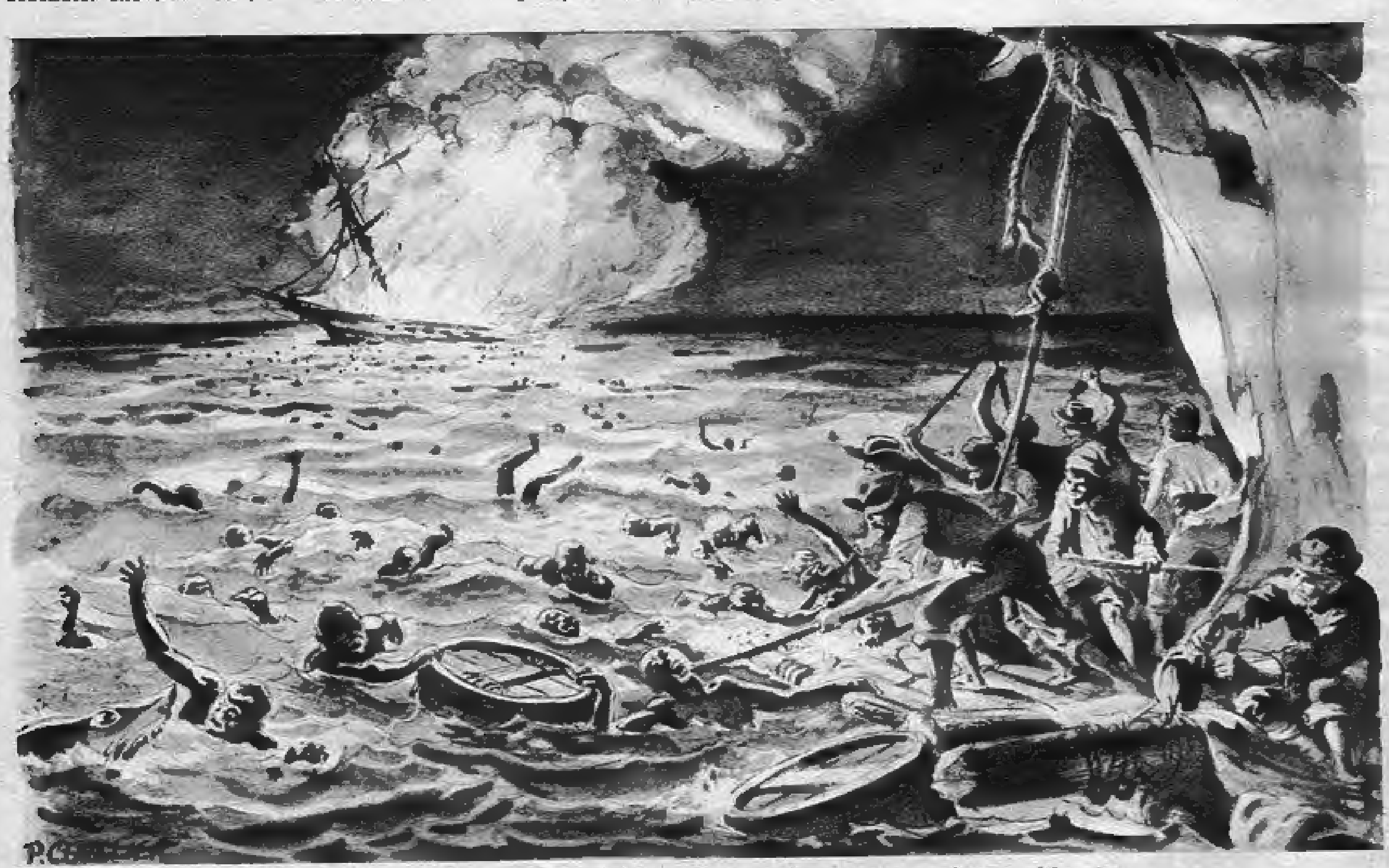
Peu d'entre nous conservaient donc l'espoir d'être aperçus par un bâtiment quelconque. Nous nous trouvions précisément dans l'une des parties les moins fréquentées de l'océan Atlantique, en dehors de la ligne de navigation qui réunit deux grandes puissances commerciales. L'Espagne, qui autrefois envoyait un grand nombre de vaisseaux dans l'Amérique du Sud, ne fait presque plus d'affaires avec ses anciennes colonies; c'est l'Amérique du Nord qui s'est emparée de presque tout le commerce des républiques de l'Equateur, et il n'était pas probable qu'un vaisseau américain vînt à passer à l'endroit où nous nous trouvions alors. Tout notre espoir était fondé sur les navires portugais qui vont au Brésil. Nous espérions aussi rencontrer des négriers venant d'Afrique, ou allant y chercher une nouvelle cargaison; peut-être un croiseur nous apercevrait-il, ou des vaisseaux de guerre, en se dirigeant vers la Terre de Feu pour aller dans la mer Pacifique.

On ne faisait pas autre chose, sur le radeau, que de discuter les moindres chances que nous pouvions avoir d'être sauvés; la plupart de ces bandits, qui composaient autrefois l'équipage de « la Pandore », étaient tous des marins expérimentés, et ils connaissaient à merveille toutes les voies de l'Océan. Quelques-uns d'entre eux pensaient que notre position n'était pas trop désespérée: nous pouvions dresser une voile en faisant un mât avec des anspects et des rames : on nous apercevrait de loin; il était impossible qu'un navire ne traversât pas cette région, il nous verrait et nous déposerait sur le rivage.

(A suivre.)

Traduction d'Henriette Loreau.

Illustrations de P. Cuvelier.

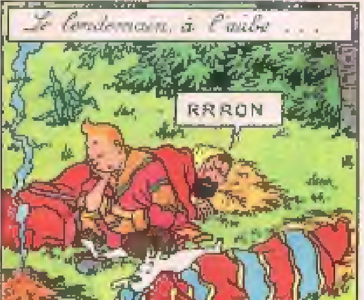


De violents coups de rame accueillirent les premiers nageurs qui approchèrent...

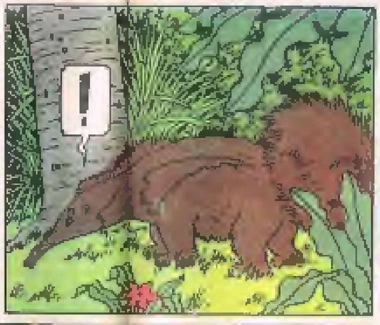
LES NOUVELLES AVENTURES DE TINTIN ET MILOU

LE TEMPLE DU SOLEIL

TEXTES ET DESSINS DE HERGÉ













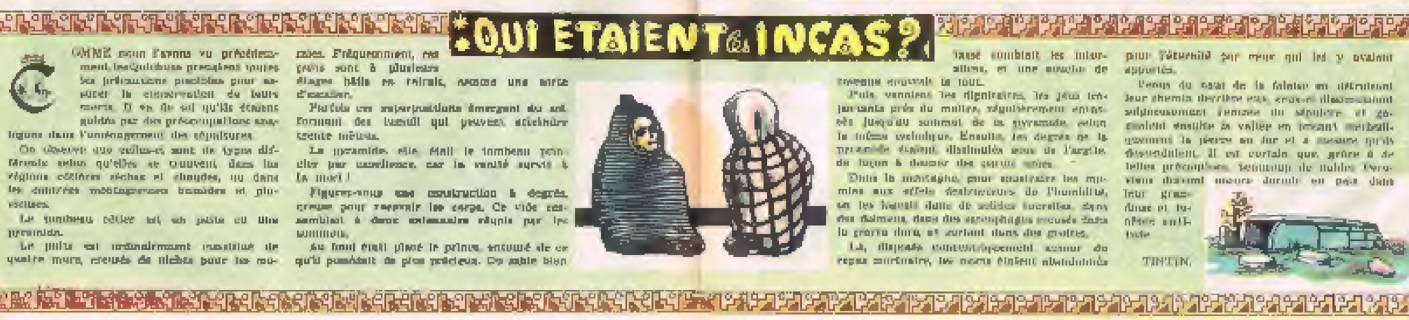


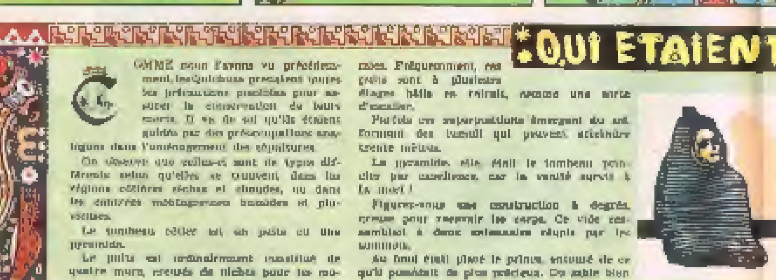






(A suivre.)





QUI ÉTAIENT LES INCAS ?

COMME nous l'avons vu précédemment, les Quichuas prenaient toutes les précautions possibles pour assurer la conservation de leurs morts. Il va de soi qu'ils étaient guidés par des préoccupations analogues dans l'aménagement des sépultures.

On observe que celles-ci sont de types différents selon qu'elles se trouvent dans les régions côtières sèches et chaudes, ou dans les contrées montagneuses humides et pluvieuses.

Le tombeau côtier est un puits ou une pyramide.

Le puits est ordinairement constitué de quatre murs, creusés de niches pour les momies. Fréquemment, ces puits sont à plusieurs étages reliés en retrait, comme une sorte d'escalier.

Parfois ces superpositions émergent du sol formant des tumuli qui peuvent atteindre trente mètres.

La pyramide, elle, était le tombeau princier par excellence, car la vanité survit à la mort !

Figurez-vous une construction à degrés, creusée pour recevoir les corps. Ce vide ressemblait à deux colimaçons réunis par les sommets.



Au fond était placé le prince, entouré de ce qu'il possédait de plus précieux. Du sable bien tassé comblait les interstices, et une couche de [illegible] recouvrait le tout.

Puis venaient les dignitaires, les plus importants près du maître, régulièrement entassés jusqu'au sommet de la pyramide, selon la même technique. Ensuite, les degrés de la pyramide étaient dissimulés sous de l'argile, de façon à donner des parois unies.

Dans la montagne, pour soustraire les momies aux effets destructeurs de l'humidité, on les logeait dans de solides tourelles, dans des dolmens, dans des sarcophages creusés dans la pierre dure, et surtout dans des grottes.

Là, disposés confortablement autour du repas mortuaire, les morts étaient abandonnés pour l'éternité par ceux qui les y avaient apportés.

Venus du haut de la falaise en détruisant leur chemin derrière eux, ceux-ci dissimulaient soigneusement l'entrée du sépulcre et gagnaient ensuite la vallée en taillant verticalement la pierre au fur et à mesure qu'ils descendaient. Il est certain que, grâce à de telles précautions, beaucoup de nobles Péruviens doivent encore dormir en paix dans leur grandiose et [illegible] solitude.

TINTIN.

(A suivre.)

Geneviève de Brabant





Ce chevalier, un ami du duc Henri, invita la famille de Geneviève à venir passer la saison de la chasse dans son château.



Le duc Henri accepta l'invitation et se prépara pour le voyage.



Il décida de faire route à cheval, avec ses chevaliers.



La duchesse Eléonore, la douce Geneviève et leurs dames de compagnie prirent place dans les chariots.



Après avoir traversé les Ardennes et le Rhin, le duc Henri et sa suite arrivèrent à Meifeld.



Geneviève fit la connaissance du jeune Robert et ils devinrent bientôt de bons amis.



Une grande fête fut donnée en l'honneur des visiteurs.



Geneviève assista aux jeux et aux tournois. Tous les chevaliers l'admirèrent, mais elle ne découvrit point, parmi eux, le prince de ses rêves.



Enfin, Siegfried survint pour participer à la chasse aux renards. Il se demandait avec anxiété s'il allait plaire à la belle Geneviève...

(A suivre.)

ROB ROY MAC GREGOR

(Adapté de Walter Scott par Jacques Laudy.)


Quelques heures plus tard, au fond d'une vallée non loin des monts Cheviots, Frank aperçoit le manoir d'Osbaldistone...


Soudain, passe un renard épuisé, suivi d'un corbeau qui le considère déjà comme sa proie !


Puis arrivent des chiens, précédant eux-mêmes des chasseurs...



Une jeune fille arrête son cheval pour interroger Frank.



Frank apprend que les chasseurs sont ses cousins...

— Rentrons donc au château... C'est un endroit bizarre et vous y serez bien malheureux si vous n'avez pas des goûts de palefrenier !



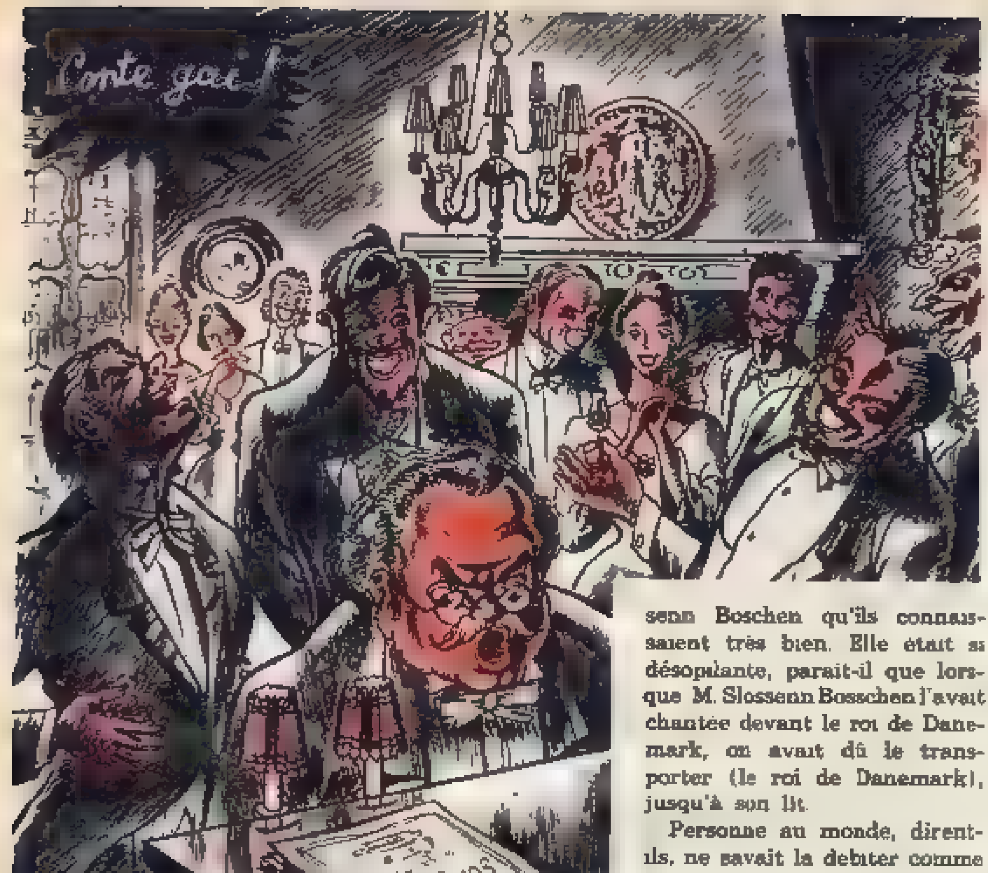






Un peu désemparé, Frank reste dans la cour avec les deux chevaux.

(A suivre.)



La chanson comique de Mr Slossenn Boschen

par Jerome K. Jerome.

La dernière fois que je fus invité à une soirée, c'était il y a quinze jours. Notre hôte, un fonctionnaire sérieux, homme digne et courtois, nous reçut avec beaucoup d'aménité. Nous étions tous des gens comme il faut et de la meilleure éducation. Nous avions mis nos plus beaux habits; nous causions avec grâce et nous étions fort aises — tous, exceptés deux jeunes étudiants retour de vacances, jeunes gens vulgaires, qui avaient l'air impatients et ennuyés, comme s'ils trouvaient le temps long. A la vérité, nous étions trop au-dessus d'eux. Ils n'étaient pas à la hauteur de notre conversation brillante mais raffinée; pas plus que de nos goûts distingués. Ils se sentaient déplacés parmi nous. Ils n'auraient jamais dû s'y trouver. Nous fûmes unanimes là-dessus, après coup.

On joua des morceaux de vieux maîtres. On bavarda. On eut même de l'esprit — un esprit comme il faut.

Après souper, quelqu'un récita un poème qui fut déclaré superbe, puis une dame chanta en espagnol une romance sentimentale, si touchante qu'elle fit pleurer un ou deux assistants.

Et alors intervinrent ces deux jeunes gens, qui demandèrent si nous avions jamais entendu M. Slossenn Bosschen (il venait précisément d'arriver et se trouvait au buffet) - chanter en - danois son grand air comique.

Personne ne se rappelait l'avoir entendu.

Les jeunes gens affirmèrent que c'était la chanson la plus drôlatique que l'on eut jamais composée, ajoutant que, si nous voulions, ils la feraient chanter à M. Slossenn Boschen qu'ils connaissaient très bien. Elle était si désopilante, paraît-il que lorsque M. Slossenn Bosschen l'avait chantée devant le roi de Danemark, on avait dû le transporter (le roi de Danemark), jusqu'à son lit.

Personne au monde, dirent-ils, ne savait la débiter comme M. Slossenn Bosschen : Il gardait d'un bout à l'autre un sérieux impayable, à croire qu'il débitait une tragédie et, naturellement, la chose en était d'autant plus farce. Jamais il ne laissait deviner, par ses intonations ni ses gestes, qu'il chantait un air risible, — car cela eût amoindri l'effet. C'était surtout son attitude sérieuse, presque pathétique, qui le rendait d'un comique irrésistible.

Nous répondîmes que nous tenions beaucoup à l'entendre, que cela nous amuserait énormement. Et ils descendirent chercher M. Slossen Bosschen.

Il ne demandait pas mieux que de chanter son air, car il arriva aussitôt, et se mit au piano sans mot dire.

— Oh ! cela vous amusera. Vous allez rire ! chuchotèrent les jeunes gens, qui traversèrent le salon pour aller se placer modestement derrière le dos du professeur.

M. Slossenn Bosschen s'accompagnait lui-même. Le prélude n'annonçait pas à proprement parler une chanson comique. C'était un air mélancolique et plein d'âme, à vous donner la chair de poule; mais chacun glissa dans l'oreille de son voisin que c'était la manière danoise, et tous s'apprêtèrent à la savourer.

Pour ma part je ne comprends pas le danois. Cependant, pour ne pas laisser soupçonner mon ignorance, je m'avisai d'un stratagème qui me parut excellent. Je ne quittai pas des yeux les deux jeunes étudiants, et je fis comme eux. Quand ils riaient, je riais, quand ils pouffaient, je pouffais; en outre, j'ajoutais de moi-même un léger ricanement çà et là, comme si j'avais saisi un trait d'esprit qui échappait aux autres. Cet artifice me semblait particulièrement heureux.

Je remarquai bientôt que bon nombre d'autres personnes fixaient les yeux, tout comme moi, sur les deux jeunes gens. Ceux-là aussi rirent, pouffèrent et se tordirent presque sans arrêt d'un bout à l'autre du morceau, la chose allait toute seule.

Néanmoins, le Professeur n'avait pas l'air satisfait! Quand on se mit à rire pour la première fois, son visage exprima un étonnement considérable, comme s'il se fût attendu à tout autre chose que de rire. Cela nous parut très drôle - son parti pris de sérieux formait le meilleur de son humour. S'il eût le moins du monde laissé voir qu'il se rendait compte de son effet comique, il l'aurait entièrement compromis. Le rire se prolongeant, sa surprise fit place à un air de contrariété et d'irritation, et il lança des regards indignés tout à la ronde (sauf sur les deux jeunes gens qui se trouvaient derrière son dos et qu'il ne voyait pas). Notre gaîté redoubla. Il nous ferait mourir, ce farceur, disait-on. A elles seules, les paroles suffisaient à faire pâmer de rire, mais qu'il y ajoutât encore cette gravité simulée — vrai, c'était trop !

Au dernier couplet, il se surpassa. Il promena autour de lui un tel coup d'œil de férocité rentrée que, si nous n'avions été mis en garde contre la méthode danoise de chanter le comique, nous en aurions éprouvé de l'inquiétude; et il donna un tel accent de détresse à cette musique lugubre que, si nous n'avions pas su que la chanson était comique, nous en aurions pleuré.

Il acheva au milieu d'un délire véritable de gaîté. Chacun disait qu'il n'avait de sa vie entendu rien de plus désopilant. Chacun trouvait singulier qu'en présence de faits comme celui-ci, pût subsister le préjugé vulgaire que les Danois ne possèdent pas le sens de l'humour. Et on demanda au Professeur pourquoi il ne traduisait pas sa chanson en français afin que tout le monde pût la comprendre et apprécier l'intensité de son comique.

Alors M. Slossenn Boschen se leva, et il devint terrible. Il nous injuria en danois (langue, à mon avis, la mieux appropriée à cet effet), et il se démena, et nous montra le poing et nous donna tous les noms qu'il savait en françaais. Il affirmait n'avoir de sa vie reçu pareil outrage.

Il nous fit comprendre que sa chanson n'avait rien de comique. Il s'y agissait d'une jeune fille vivant parmi les montagnes du Hartz, et qui avait donné sa vie pour sauver l'âme de son fiancé; à sa mort, celui-ci retrouvait l'âme-sœur dans l'espace. Je ne garantis pas les détails, mais l'histoire était, en tout cas, des plus navrantes. M. Slossenn Boschen ajouta qu'il l'avait chantée devant le roi de Danemark et qu'il (le roi de Danemark) avait sangloté comme un petit enfant. Il (M. Slossenn Boschen) nous dit que ce morceau était considéré généralement comme un des plus dramatiques et des plus émouvants de la littérature danoise.

La situation était pénible pour nous — très pénible. Personne ne répondit. On chercha du regard les deux jeunes gens, auteurs du méfait, mais ils avaient subrepticement quitté la maison, dès la fin du morceau.

La soirée prit fin, elle aussi. Je n'ai jamais vu soirée finir aussi brusquement, et avec si peu de cérémonie. On ne se dit pas bonsoir. On descendit l'escalier, un par un, à pas furtifs, et en se tenant dans l'ombre. Au vestiaire, chacun demandait tout bas chapeau et manteau, puis s'échappait, tournant le coin au plus vite, en s'évitant l'un l'autre.

Depuis lors, je n'ai guère pris d'intérêt aux chansons danoises.



LA fameuse perte de vitesse dont je vous ai parlé peut être occasionnée par un virage mal pris.

Vous avez souvent vu des autos déraper en prenant des virages trop rapidement. Par temps sec et avec de bons pneus, l'adhérence au sol est généralement suffisante pour l'éviter. Mais, sur une route asphaltée mouillée, ou mieux, sur du verglas, il est presque impossible de ne pas déraper. Cet accident est dû à l'élan de la voiture, qui tend à lui faire continuer le même chemin, malgré la manœuvre du volant (effet de la force centrifuge).

Bref, quand un avion tourne, il est soumis au même phénomène, et, n'ayant pas d'adhérence au sol, son dérapage est considérable. Quelles en sont les conséquences ? Pendant un moment, l'avion va continuer sa trajectoire de côté, avant que son hélice n'ait eu le temps de lui donner une vitesse importante en avant dans la nouvelle direction. Or, nous savons que c'est la vitesse relative de l'avion vers l'avant qui le soutient. Pendant un moment donc, l'avion va, par suite du dérapage, voler à une vitesse insuffisante pour être efficacement soutenu, et piquer du nez. Comment remédie-t-on à ce grave défaut ?

Vous savez que chaque avion possède des ailerons encastrés à l'arrière de chaque aile. On les appelle ailerons de « gauchissement », et ils fonctionnent en sens inverse : quand l'un s'abaisse, l'autre se lève. Ils sont manœuvrés par le « manche à balai ». Quand le pilote pousse le manche à droite, l'aileron droit se relève, tandis que le gauche s'abaisse; en réfléchissant bien, on comprend que cette manœuvre va faire incliner l'avion vers la droite. En sens inverse, c'est le contraire qui se produira.

Quel est l'effet de cette inclinaison ?

Si le pilote, en tournant vers la gauche, s'incline également de ce côté, il va normalement déraper vers la droite. Mais ce dérapage va être considérablement diminué, du fait qu'il oppose, au vent de côté qui en résulte, le dessous de ses ailes; cette résistance supplémentaire accroît la vitesse dans la nouvelle direction.

De plus, dans le sens du dérapage, les ailes de l'avion qui s'incline offrent au vent de côté une surface inclinée, ce qui a pour effet une nouvelle force portante. Contrairement à l'avion qui se trouve en perte de vitesse parce qu'il « vire à plat », celui qui vire en s'inclinant raisonnablement a tendance à s'élever.

Quelle sera la manœuvre correcte ? Le pilote qui veut virer à gauche pousse le manche vers la gauche, et, en même temps, avec les pieds, tourne son palonnier vers la gauche, cette dernière manœuvre agissant sur le gouvernail de direction...

Ce système offre pourtant un sérieux danger pour les pilotes novices : « le croisement des commandes ». C'est une fausse manœuvre qui consiste à incliner l'avion d'un côté, tandis qu'on gouverne de l'autre. Le résultat se fait sentir immédiatement : l'avion se met « en vrille », le pilote s'affole, ne sait comment rétablir... et s'écrase au sol.

Pour supprimer cette cause d'accidents graves, des ingénieurs et constructeurs ont pensé supprimer les ailerons de gauchissement. Mais, pour éviter malgré tout le dérapage aux virages, ils ont combiné les ailes de telle façon que le fait de virer fait incliner convenablement l'avion. C'est une belle solution, qui a été adoptée, en particulier, par le fameux « Pou du Ciel » dont je vous ai déjà parlé par ailleurs.

Ne perdons pas de vue, en effet, que si le système classique est satisfaisant pour les pilotes professionels, il y a, au contraire, un grand intérêt à le modifier pour le tourisme, dans le sens d'une sécurité toujours plus grande.

le coin des timbrés

HISTOIRE DES ETATS-UNIS (IV)

LES Français s'emparent d'Oswego et de Fort-Henry, après la défaite de Braddock, puis abandonnent Luisbourg assiégé depuis deux mois. Le Canada est envahi par les troupes anglo-américaines qui font le siège de Québec au cours duquel le maréchal français, marquis de Montcalm, est mortellement blessé.

Pendant toute la guerre — qui durera plusieurs années — la France aura à faire face à Benjamin Franklin qui, à la fois éditeur, journaliste et inventeur, encouragera les anglo-américains par ses discours et ses écrits et secondera, par sa propagande active, George Washington.

Mais, voyons la suite de cette guerre des colonies... La France perd le Canada et le bassin supérieur du Mississipi, c'est-à-dire d'immenses et riches territoires peu appréciés pourtant par Louis XV qui, ainsi qu'on sait, ne voyait en eux que « quelques arpents de neige » et jugeait les choses bien légèrement !

Les Indiens résistent farouchement. Les Américains les combattent avec énergie et tuent un de leurs grands chefs, Pontiac, dont la mort diminuera de beaucoup la résistance de ces féroces adversaires. La lutte perd de son intensité et se résoud à des engagements limités de petits groupes de colons ou de Peaux-Rouges, demeurés irréductibles. Ce n'est plus la guerre. A partir de ce moment, c'est, par étapes, l'organisation d'un vaste empire qui, de plus en plus, déverse sur le monde ses richesses et sa puissance.







LE SAVIEZ-VOUS ?...

POLTRON !

CE qualificatif injurieux puise, paraît-il, son origine dans une coutume de l'Antiquité.

Les Anciens considéraient à tel point le pouce comme le symbole de l'homme — le pouce, en effet, distingue par excellence l'homme de l'animal en ce qu'il permet un usage intelligent des mains — qu'ils coupaient ce doigt aux lâches. De là, le mot poltron (pouce coupé : pollice trunco).



HISTOIRE ECOSSAISE.

VOUS vous êtes peut-être déjà demandé pourquoi tant de noms écossais commencent par Mac ! C'est très simple. Mac signifie tout simplement « fils de... » (en anglais : son of...). La coutume écossaise d'ajouter Mac aux patronymes remonte à des temps immémoriaux.

★

EN BULGARIE.

IL existe encore en Bulgarie une coutume fort pittoresque. Elle consiste à teindre en rouge vif les oreilles des voleurs. C'est la manière la plus sûre, estime la police bulgare, de signaler ces malfaiteurs à l'attention du public.



NOS PETITS PROBLÈMES

LE JEU DU VOCABULAIRE

VOICI 7 mots. Quelle est, parmi les trois significations qui leur sont chaque fois données, la seule exacte ?

Persiflage : a) feuillage d'un arbre; b) falsification; c) manière légère et ironique de converser ou d'écrire.

Népotisme : a) gouvernement injuste et autoritaire; b) maladie des reins; c) favoritisme à l'endroit des membres de sa famille.

Sinécure : a) ennui profond; b) surmenage; c) travail peu fatigant.

Fandango : a) grande plume; b) esclave turc; c) danse espagnole.

Amène : a) obstiné; b) d'un caractère accommodant; c) populaire.

Emolument : a) rémunération; b) liquide préparé; c) pâte épaisse.

Apostat : a) grade dans le clergé; b) renégat; c) signe de ponctuation.

★

PROBLEMES DU N° 45 (solutions)

NOMS DE FLEURS.

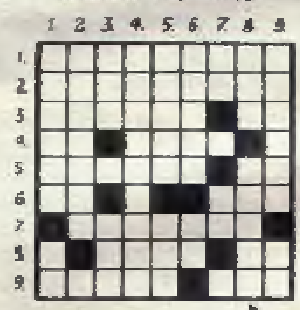
Gentiane, Arnica, Rose, Dahlia, Ellébore, Nénuphar, Iris, Aubépine, Verveine, Immortelle, Oeillet, Lilas, Eglantine, Troène, Tulipe, Edelweiss.

★

PETITES QUESTIONS PRECISES.

1) Non; 2) de l'Inde; 3) Galilée; 4) Irlande; 5) vif argent; 6) quatre.

MOTS CROISES



HORIZ. : 1. Est célèbre par ses trucs et ficelles. — 2. Caractère irréel. — 3. Ville de Prusse. - En les. — 4. Possessif. - Déesse. — 5. Statues vénérées. - Note. — 6. Négation. - Dans le vin. — 7. Papier paraffiné. — 8 Borne. - Charpente. — 9. Décorés. - Pronom.

VERTIC. : 1. Il est un héros pour tous. - Compagnon de Jocko. — 2. Nymphes des monts. — 3. Canton de Suisse. - Possessif. — 4 Annulera un acte. — 5. Panier. - Venus au monde. — 6. Palmier. - Démonstratif. — 7. Note. - Mesure. — 8. Enlève. - Fidèle compagnon. — 9. Peintre anglais. - Conjonction.



TEDDY BILL

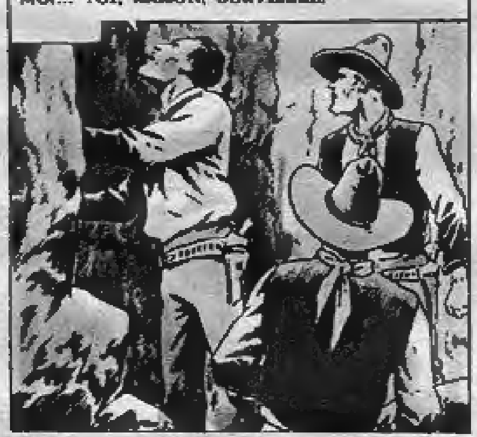
DEFENSEUR DES FRONTIÈRES

PAR LE RALLIC











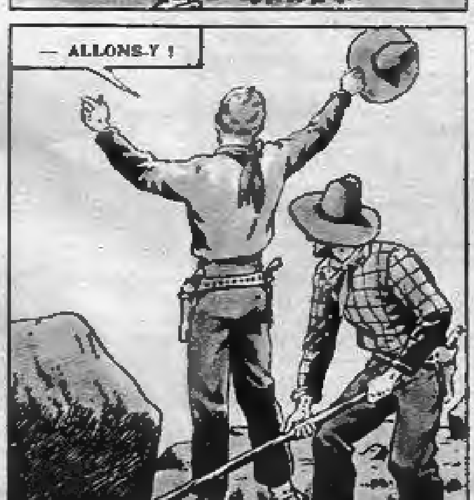






— VOILA LE SIGNAL ! A CHEVAL, NOUS ATTAQUONS !







(A suivre.)

LE CATACLYSME DE L'AN LXXIX

COMME la France s'enorgueillit aujourd'hui de la Côte d'Azur, Rome, jadis, s'enorgueillissait de Pompéi. Cette délicieuse cité était réputée pour la douceur particulière de l'air qu'on y respirait et pour les lignes délicates de son paysage. De ses rivages baignés par les vagues molles qui venaient de Capri, jusqu'aux flancs du Vésuve chargés de vignes et d'oliviers, tout n'était que charme et repos.

Le Vésuve n'avait pas, il y a 2.000 ans, la forme que nous lui connaissons maintenant. C'était une montagne endormie depuis de longs siècles. On la croyait morte. A voir cette masse verdoyante et fertile, à peine calcinée à sa cime, personne n'aurait pu soupçonner que le volcan allait bientôt se réveiller avec autant de violence et de soudaineté !

★

Le drame commença par de légers tremblements de terre qui réveillèrent les Pompéiens sans les inquiéter. Le sol de la Campanie avait souvent de ces poussées de fièvre... Mais, le lendemain et les jours suivants, les secousses se poursuivirent et gagnèrent en violence, si bien que la population commença de s'alarmer.

Hélas, elle n'eut pas le temps de prendre des dispositions utiles à sa sauvegarde. Le neuvième jour avant les calendes de septembre, c'est-à-dire, exactement le 24 août 79, les habitants de Misène (de l'autre côté du golfe) aperçurent un nuage énorme, obscur, étrange par sa forme et sa couleur, qui s'épanouissait dans le ciel comme un pin-parasol de dimensions monstrueuses. Ils ne surent pas tout de suite de quelle montagne s'élevait cette nuée, mais plus tard, ils apprirent que c'était du Vésuve. Le sommet du mont avait éclaté. Toute sa partie supérieure avait sauté en l'air, réduite en cendres, en blocs de rocher, en pierre-ponce pareilles à de gros grêlons et, du cratère ainsi creusé entre deux sommets, coulaient des fleuves de lave incandescente. Bientôt, toutes les routes de terre furent coupées par un amas de scories jaillies du volcan. La mer s'était retirée laissant sur la plage des centaines de bêtes marines, et les débris de la montagne rendaient les rivages inaccessibles. On dut renoncer à secourir par mer les malheureux Pompéiens qui tentaient d'échapper au désastre.

La nuit vint. Une nuit sinistre, angoissante, empuantie par les fumées du volcan, traversée d'éclairs rougeâtres, pleine du grondement de l'éruption et des cris des gens qui se cherchaient. Des porteurs de torches couraient çà et là. Des familles à demi-vêtues, chargées de paquets, traînant des enfants, fuyaient les maisons qui vacillaient et s'écroulaient. Ballotées par les secousses ininterrompues du sol, les voitures ne pouvaient pas avancer. Le désarroi était immense.

Déjà Herculanum, dévoré par la lave, disparaissait. Un nuage de cendre enveloppait Pompéi. Les cours des maisons s'emplissaient de pierres calcinées à une telle hauteur que les portes en étaient obstruées. On voyait des hommes et des femmes qui couraient vers la mer, la tête recouverte d'un oreiller pour se protéger contre la chute des pierres et qui, soudain, chancelaient et s'abattaient, le souffle coupé, suffoqués par les vapeurs sulfureuses.

Combien de drames atroces se déroulèrent cette nuit-là dans ce qui fut Pompéi ? Nul ne le saura jamais; mais les moulages extraordinaires que l'on a réalisés en coulant du plâtre dans les empreintes creuses laissées par les morts suffisent à nous en donner une idée tragique.

Un homme tomba foudroyé devant le temple d'Isis. Il emportait son trésor dans un lambeau d'étoffe. Plusieurs prisonniers moururent étouffés dans les cachots de la caverne des Gladiateurs. Des femmes, des enfants et des soldats expirèrent ensemble dans la ruelle qu'on appelle aujourd'hui la rue des squelettes. Des propriétaires furent retrouvés devant la porte de leur jardin. Certains portaient encore à la main la clé qu'ils s'apprêtaient à introduire dans la serrure. A côté d'eux, des esclaves s'étaient abattus, les doigts crispés sur leur lanterne.

Ces quelques tragédies dont le passé nous a conservé miraculeusement les traces, de combien d'autres tragédies à peu près semblables ne témoignent-elles pas ?...

A l'heure où d'habitude se levait le soleil, à l'heure où partout ailleurs les ténèbres se dissipaient devant le jour vainqueur, à Pompéi, c'était toujours l'épouvantable, l'interminable nuit.

★

Malgré la rapidité et l'ampleur du désastre, un certain nombre de Pompéiens eurent le temps de fuir la ville.

Quand l'éruption se termina, quand le ciel redevint clair, quand la terre se fut calmée, ceux qui avaient échappé à la mort revinrent dans la cité et cherchèrent leurs maisons enfouies sous un amas de cendres. Mais les étages supérieurs écroulés comblaient l'intérieur des habitations et des jardins; l'eau, qui ne coulait plus qu'en un mince filet, se mélangeait aux cendres et mourait en boue stagnante.

La vie n'était plus possible à Pompéi. Il fallait abandonner la ville sans espoir de retour.

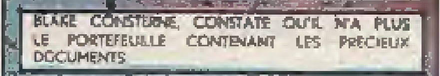
Le gouvernement ordonna bien des mesures de déblaiement, mais la tâche était trop gigantesque pour qu'on en pût venir à bout.

Ainsi, lentement, insensiblement, la terre recouvrit la ville morte et, pour de longs siècles en effaça le souvenir.



LE SECRET DE L'ESPADON

(Texte et dessins d'Edgar-P. JACOBS)







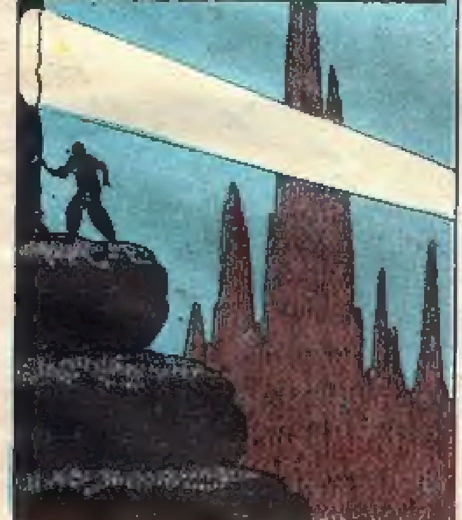


















(A suivre.)